

Jérôme Peignot

# LA TOUR

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

*À l'Adrienne de ma vie.*

*Chaque paysage est un corps  
idéal pour un genre particulier  
d'esprit.*

NOVALIS



Alors, je ne faisais plus l'amour que comme on balaye devant sa porte : parce que ce n'était qu'à partir du moment où cet acte était accompli que j'avais le sentiment de pouvoir enfin réfléchir avec fruit, réfléchir au fait de savoir si, oui ou non, les dents serrées à me les fendre, je pouvais, je devais encore donner à Adrienne une substance qu'elle m'arrachait littéralement des entrailles. Franchement, alors, je l'aurais battue, lacérée, déchirée avec plaisir. Peu à peu, dans cette lutte, je sentais que je devenais le fantôme de moi-même, le spectre de mon sang. J'ânonnais. En fait, tandis que nous faisons à nouveau l'amour, la rage m'agitait autant que le plaisir, ma rage de le faire encore et, par là, de retarder l'issue de mon débat intérieur. Ainsi dans le même temps que je frappais Adrienne, me tendais-je comme un arc

avec une force que, seul, le bouillonnement du plaisir ne suffisait pas à justifier. Que la négation fasse intimement partie de l'amour, qu'un sombre refus soit impliqué jusque dans sa trame et que cet amour puise dans le refus l'essentiel de ses forces, c'était ce dont je ne doutais plus. De la rage ? Que signifiait-il au juste ce mot ? Après tout, la rage ne pouvait-elle pas se trouver à l'origine d'un amour tout à fait passable ? À lui seul le contre-amour n'était-il pas tout l'amour ? Mais j'étais descendu plus bas que cela encore. C'est ainsi que pour continuer de faire l'amour, je me surprénais à me dire qu'Adrienne avait des seins, que les femmes en avaient et que je pétrissais des seins de femme. Sur le moment, à elle seule, cette idée rendait compte de tout mon désir. La pérennité de ma passion s'expliquait par mon recours à l'abstraction ou, plutôt, par le secours que j'attendais d'elle et qu'elle m'apportait en effet. Dès lors que j'avais pris conscience du subterfuge dont je venais d'user, je ne me sentais plus en paix. Avais-je eu tort ? En effet, dans le même temps que j'avais témoigné ma

folie à Adrienne, ne l'avais-je pas trompée ? En revanche, et puisqu'aussi bien je n'avais plus été transporté par la légèreté qui avait été la nôtre dans les premiers temps de notre tendresse, n'avais-je pas tout lieu de me féliciter d'un comportement qui plaidait pour ma volonté d'aimer encore ?

Sans doute parce que nous étions revenus à Trianon nous remettre dans le vêtement de nos amours anciennes, nous avons le sentiment de n'avoir jamais été aussi près l'un de l'autre. Nous nous étions assis sur un banc et tentions d'arracher au ciel l'arrière-chaleur du petit soleil d'automne qu'il faisait alors. Nous nous taisions. Et puis, tout à coup, je me tournai et regardai Adrienne. Pour la première fois je me disais que je prenais vraiment conscience de la couleur de son œil, son œil d'un bleu gris mâtiné de jaune, d'une tache jaune comme fossilisée dans un mouvement qui cherchait à singer une étoile étirée. Jamais je ne m'étais senti à ce point en possession des éléments propres à savoir qui était Adrienne. Près l'un de l'autre, nous l'étions comme nous ne l'avions jamais

été. Qu'allions-nous faire ? Allions-nous vivre ensemble ou bien nous séparer ?

Devant nous, la lumière continuait d'imperceptiblement papilloter. J'avais le sentiment que, l'un autant que l'autre, nous en épousions jusqu'aux plus infimes vibrations, celles dont les fleurs, les bosquets, les allées, les buis qui étaient là irradiaient à force de demeurer immobiles. J'éprouvais la sensation d'être réduit à ne plus être que la nervosité de l'atmosphère : ces tremblements qu'elle tenait tout à la fois de son épaisseur et de la perfection de sa transparence. Nous demeurâmes ainsi de longues minutes. Nous ne pouvions nous rassasier de nourrir ce silence de l'intensité dont il avait besoin. Les arbres font penser. Je me perdais dans l'examen du dessin de leurs branches. « Rêvasser, me disais-je, est en fin de compte la façon la plus cohérente de penser. L'intelligence est affaire de charnières. Être conscient, c'est vivre ses absences. » Bien entendu nous quittâmes Trianon sans, une fois de plus, avoir rien décidé.

Je me retrouvais en présence du problème de ma vie : celui de savoir si, oui ou non, je devais m'unir à la femme qui était là, dans ma vie ; cette femme que tantôt j'acceptais, tantôt, du moins en esprit, je repoussais de mon intimité. Décidément, il fallait que je sache. Depuis tant et tant de semaines de me poser inlassablement la même question me torturait.

Ce à quoi je travaillais intérieurement avec le plus d'acharnement c'était, par le moyen de mes souvenirs, à revivre ces moments de notre amour qui m'avaient le plus enivré. Se souvenir de ce que nous avons éprouvé, tandis que nous connaissions la joie d'aimer, requiert de nous un effort semblable à celui qu'il nous faut faire pour nous remémorer nos rêves. L'extase est un moment de rêve éveillé.

Tandis qu'assis à lire à côté de cette fenêtre qui donnait sur la cour, je venais de scruter le petit ciel bleu au-dessus des toits d'en face, tout à coup, cette cour blanche avec ce ciel si bleu : ce fut le Midi de la France, l'Italie et, aussi, le corps d'Adrienne. Il était là, en effet, ce corps, présent quelque part

dans ce ton narquois à force d'être à ce point uniforme. Plus, au fur et à mesure que la journée s'écoulait, ce ciel résistait jusqu'à une heure assez avancée de l'après-midi, plus j'avais le sentiment qu'avec son corps Adrienne s'y trouvait impliquée. En vérité, si ce ciel me parlait tant, c'était qu'il me révélait tantôt l'univers qui avait été le nôtre lors de nos randonnées aux environs de Paris les longs week-ends de l'hiver passé, tantôt notre visite aux jardins de Tanlay. Si les raisons de l'apparition d'Adrienne dans ce ciel étaient différentes, quelque chose demeurait en lui de constant : de mon amie, il me restituait à la fois le plus pur et le plus sensuel.

Pour continuer d'aimer, j'avais besoin de paysages. Nourriture de mon amour, ils étaient pour moi comme la prolongation de nos corps. Ces corps, ne fallait-il pas qu'ils puissent eux aussi se parler ? L'esprit a le langage, les corps s'entretiennent à coups de paysages. Je n'aimais donc rien tant que voyager avec Adrienne. Déjà, en route, ne serait-ce qu'à travers la vitre de notre voiture, je disséquais la nature

tout à l'entour. Dans ses replis, je cherchais si elle ne détenait pas une image, un reflet que je ne connaissais pas encore de la tendresse de nos corps l'un pour l'autre. Cette exploration m'était d'autant plus douce qu'elle était l'amorce d'une nouvelle étreinte. En vérité, je ne faisais qu'apporter aux vallons, aux sous-bois, aux lisières ce que j'attendais d'eux. Il n'y avait pas de solution de continuité entre les gestes de l'amour et la trompeuse immobilité de la nature. Ce qui nous attire dans les paysages c'est qu'avec plus ou moins d'acuité, mais sans aucun doute possible, ils nous ramènent à l'idée de la sensualité. Les sous-bois et les buissons, les lisières et les jeux de lumière sur les collines, les effets de rivière ou de chemin creux invitent à songer aux prémisses du plaisir.

Nous roulions sur la route d'Orléans. Dans les prés gras, des vaches paissaient sous une petite pluie lourde. Maintenu à peu près en respect par les médicaments que, cette fois, j'avais absorbés à temps, une nouvelle migraine m'incitait à vivre plus profondément. J'avais l'impression de tou-

cher au fond du néant. Ce voyage, ni l'un ni l'autre nous ne discernions plus les raisons que nous avions eues de l'entreprendre. Aussi, tandis que nous roulions, avais-je le sentiment de voir enfin la vie telle qu'elle était. Je me disais que regarder ce néant en face c'était comme je le faisais alors : épouser la douceur du sol, le vivre, ce sol, jusque dans la moindre de ses déclivités. Adrienne, pour desserrer l'étau de la solitude dont elle souffrait aussi, aurait bien voulu que nous nous écharpions. Mais je m'y refusais. Pour cela, j'étais trop occupé à distiller ma tristesse. Par le pare-brise, tandis que notre voiture descendait dans un creux pour ensuite remonter, l'existence pour nous se résumait à observer notre route se lever et puis, docilement, se recoucher. Nous roulâmes longtemps : Adrienne avait opté pour la Dordogne. Dans le dessein de procéder à une inspection des monuments, son bureau lui avait enjoint de s'y rendre.

Dans cet hôtel de Marignac, après l'amour, nous écoutions la pluie. Plus ce que l'on entend ou ce que l'on sent est subtil et ténu, plus le sentiment que

l'on en a de vivre est profond. Il s'agissait d'une pluie verte, intelligente. J'avais l'impression qu'en l'écoutant ensemble nous étions plus seuls que jamais.

Alors nous vivions ce qui se trouvait à la surface de la vie cent fois plus intensément qu'à l'accoutumée : les moindres parfums – l'air tiède lui-même en avait un –, les bruits les plus imperceptibles. Il n'y a pas d'autre définition de la mélancolie : le matin dans un hôtel de campagne, vivre la pellicule de la vie, c'est-à-dire la lumière qui filtre par le « cœur » d'un volet fermé, le soupire des pneus sur une route mouillée et celui d'une tuyauterie, le surprenant coassement des grenouilles. Eu égard à leur pureté, ces sons-là, quand j'étais enfant, étaient pour moi si peu ceux des grenouilles que je voulais absolument qu'ils fussent ceux des lucioles. J'avais beau éprouver quelques difficultés à me représenter ces animaux ouvrant une bouche assez énorme pour sortir de leur gosier des sons aussi purs, je le voulais absolument. Cette gueule, je me l'imaginai même pourvue de

dents. Dans leur cri, les lucioles devenaient des bêtes monstrueuses.

Adrienne avait une véritable inspiration géographique. Tandis qu'elle conduisait, je consultais la carte. J'avais pour tâche de nous rapprocher le plus possible des ruines de Régnac. Goudronnée, la route se frayait un passage à travers un petit bois de coudrriers qui, par endroits, l'ombrageait entièrement. Ailleurs il y avait une manière de maquis. Entre des pierres qui affleuraient et dont on aurait dit qu'elles étaient des blessures du sol, poussaient de petits chênes chauffés à feuilles. Sans cesse, tandis que nous roulions, j'éprouvais l'envie de m'arrêter et de marcher pour, après m'être enfoncé dans les taillis, y faire l'amour. J'avais posé ma main gauche sur la cuisse d'Adrienne ce qui contribuait à entretenir le vague trouble que j'éprouvais. Le paysage changeait. De temps en temps, d'un côté ou de l'autre, il y avait maintenant un pré, moins encore : un minuscule champ, encore moins : un déhanchement.

— Tu es triste, dit-elle.

— Non.

— Un homme est toujours triste, jamais avec la femme qu'il lui faut.

Elle était la femme qu'il me fallait précisément parce qu'elle venait de me dire cela.

Par-ci, par-là, comme un sexe turgescent, la fleur d'un orchis agaçait la clarté. Étions-nous vraiment en montagne ? Nous avançons très lentement. D'une manière impérieuse, l'endroit nous imposait ce rythme. Sur les arbres, au sol, il y avait de plus en plus de lierre et de mousse. Nous nous trouvions dans un bois d'arbrisseaux, ponctué de loin en loin d'un grand arbre bien noble, inquiétant même. Ne serait-ce que pour nous assurer que nous ne nous étions pas trompés, il nous fallait avancer. Au fur et à mesure que nous progressions, les beaux hêtres se faisaient plus nombreux. Si le soleil parvenait encore à filtrer, nous nous sentions cependant de plus en plus oppressés. Parce que, de toutes leurs feuilles, les arbres conspiraient en faveur de cette apparition, sans cesse, je m'attendais à voir surgir quelqu'un en haillons : une femme qui aurait dû être très belle. Malgré moi, je

fus attiré par un point dans cette mouvance verte, un point qui prenait de plus en plus forme, plus sombre que les autres : quelqu'un dans une couverture sombre, sans couleur, et qui allait certainement se mettre à bouger. Peu à peu, à force de me laisser absorber, je sentis que mon regard se voilait. C'est ainsi que, tout à coup, là, devant nous, sans que je me fusse aperçu de son arrivée dans mon regard, comme s'il s'y était immiscé à mon insu, je vis, à l'abri d'un très léger écran de feuillages, le grand pan de mur doré de la tour de Régnac. En somme, il n'y avait eu, de ma part, qu'un léger décalage, une légère erreur sur la forme. Quant au fait de nous trouver en présence d'une personne, une personne, ce mur, pour les arbres dont il avait la taille, n'en était-il pas une ?

Nous étions descendus de voiture. je marchais lentement avec, même, une certaine affectation dans la lenteur. Menacé par une nouvelle migraine, je sentais les globes de mes yeux, avais du feu dans la gorge. En levant la tête, je vis, au sommet de la grande tour qui était là, juste posées

sur des mâchicoulis aux trois quarts effondrés et qui découpaient délicatement le ciel gris perle, des pierres en équilibre. Du premier étage de la Tour dans laquelle nous étions montés, je restai longtemps à regarder les bois, le château rival de la Souchère qui était là, sur le coteau voisin, et qu'on aurait dit presque à portée de la main. Dans l'air, quelque chose de suspendu détachait les articulations de nos moindres gestes. Hébétés, nous nous étions laissés prendre dans le réseau, fait de fils invisibles, de l'existence. À plusieurs reprises, comme si j'avais voulu saisir cette réalité par surprise, je tournai la tête brusquement pour, en apparence, ne rien capter de bien différent de ce dont, dans un premier coup d'œil, j'avais déjà pris connaissance. Pourtant, je le sentais, quelque chose était là, à fleur de l'air, qui demandait à être traqué. Des amoureux avaient tracé leurs noms sur les murs. Je scrutais ces signes qui, de leur vilaine blancheur, s'en prenaient à la lumière. « Jamais, me disais-je, nous ne pourrions nous arracher aux rets de cet univers où le temps est comme suspendu. »

Généralement, comme la peur, la beauté fait se rapprocher les êtres qui s'aiment. Après tout ne peut-on pas la tenir, elle aussi, pour un gouffre ? Mais, alors, en présence d'un beau paysage tout autant que d'une statue qui les enflamment, tout les incite à s'embrasser follement. Cette fois, en revanche, je venais de remarquer que, pour superbe qu'elle fût, la Tour nous écartait étrangement, Adrienne et moi. On aurait même dit qu'elle créait un fossé entre nous. Je crus pouvoir mettre cette impression sur le compte de ma migraine, laquelle, d'ailleurs, prenait des proportions inquiétantes. Cela tournait dans ma tête au point que la Tour devenait pour moi le lancinant point de référence à mon malaise. Aussi n'est-ce que dans une vague conscience, ou plutôt non : avec un horrible excès de lucidité que j'entendis Adrienne vanter les mérites du Prieuré qui était là, attendant à la Tour et qu'elle venait de visiter de fond en comble. Je commençais de souffrir aussi d'un profond mal de cœur. Eu égard à mon mal de tête, on aurait dit que le ciel prenait le fond de ma cervelle et

mon corps tout entier comme lieu d'où repartirait l'écho des coups de tonnerre auxquels il se refusait encore un moment à donner naissance. Plus mon amie vantait les mérites de l'endroit, mieux j'en voyais les défauts. La proximité de la route ne me plaisait pas ; par sa tristesse jointe à sa laideur, le château de la Souchère dont, au travers des branchages d'épicéas pelés, on apercevait les hideux clochetons, me laminait le cœur. Dans l'ensemble, vus du village, la Tour et son Prieuré semblaient broyer de l'or sale, une grâce méchante qui faisait trop bon ménage avec la mélancolie pour ne pas basculer dans un vide sans nom. C'est alors qu'Adrienne se décida à me ramener à Mercailles où nous avions résolu de passer la nuit. Séduit par la beauté et surtout l'ouverture du lieu, j'avais convaincu mon amie d'abandonner le hideux hôtel de Morignac. Je revois l'endroit : la fenêtre de notre chambre donnait sur un paysage de coteaux sombres mais dont, à l'horizon, les enchevêtrements étaient d'une telle délicatesse qu'ils évoquaient les articulations de la pensée. Quand nous

arrivâmes à l'hôtel, il faisait un temps resplendissant. Adrienne qui avait fini par s'habituer à mes crises et qui, désormais, ne doutait plus de l'ampleur de cette souffrance lancinante qui, alors, mobilisait tout mon être, me coucha non sans m'avoir témoigné son attention. Cependant je la sentais comme obsédée par sa Tour, nerveuse, agitée. Je la connaissais assez pour deviner qu'elle venait de retrouver ce goût qu'elle avait parfois de l'action et qui, sourdement pour ainsi dire, l'illuminait. Elle m'annonça qu'elle retournait à Régnac distant seulement d'une quinzaine de kilomètres.

Lorsque je souffrais, avant que de m'abandonner à la douleur, parce que le mal détaillait, articulait même ma réflexion à merveille, souvent je profitais de l'occasion pour écrire. Le paysage qui s'offrait à moi était tentant à décrire. Dans une lumière exemplaire : un coucher de soleil resplendissant, il y avait même là des vignes. Oui, c'était bien cela la paix : pouvoir écrire devant des vignes. « Si j'écrivais maintenant, me disais-je, j'écrirais moins que je me laisserais glisser dans le courant

de mon encre. » Une vieille était là qui, toute en noir, travaillait à accrocher ses draps. Juste sous ma fenêtre, on s'apprêtait à sulfater. Mais au lieu de travailler, je m'étais décidé à fouiller la terre avec mes jumelles, entre les feuilles, entre les troncs. À contre-soleil, je détachais chaque goutte de la petite pluie qui venait de cesser. Le vieux était revenu pomper pour remplir son dossard. Avec son chapeau de paille, on aurait dit un grenadier de la quiétude. Il fallait, il fallait absolument, que je me laisse entièrement absorber par le présent. Mais, déjà, je me souvenais : la vallée de la Dordogne ne valait pas celle de la Vézère. Elle était trop ouverte. Et puis en marchant dans les bois près de Régnac, j'avais, d'un regard, fait un sort aux petits arbres à lait qui étaient là et aussi à quelques cerises transparentes d'un cerisier sauvage. Adrienne avait dit : « C'est comme les cerises de Montmorency : pour les confitures, les noyaux viennent avec les queues. Enveloppés dans un petit sac, on les fait bouillir aussi ; à part, bien sûr. Il y a du kirsch dans les noyaux de cerises. » J'avais

aussi remarqué que les tilleuls avaient presque des fleurs : des fleurs de feuilles avec des croches. Ma tête tournait, en même temps que j'avais l'impression de tomber dans le vide.

Je regardai au loin. Finalement, ce paysage qui évoquait l'infini, la douceur dont il était capable, m'invitaient surtout à prendre conscience que je devais mon mal à ma confrontation avec la Tour. Autant Mercailles me comblait par toute sa splendeur offerte autant, par sa tristesse, Régnac me fendait les os. Ce par quoi je souffrais, c'était de sentir, qu'en dépit de la mélancolie de l'endroit, une mélancolie à ce point consistante qu'elle transformait l'édifice en un véritable cri déchirant de la nature, Adrienne s'était déjà attachée à Régnac avec une espèce de sauvagerie contre laquelle je sentais bien que je demeurais sans défense. Véritablement, elle en avait fait notre tanière, le gouffre de notre amour dans lequel je me sentais impuissant à me laisser entraîner. Plus je me représentais l'endroit, plus j'avais l'impression d'attiser mon mal. Cette fois, cela tournoyait dans mon crâne. Ivre de douleur, je me

levai de ma table pour m'affaler sur mon lit. La souffrance ne devait pas lâcher prise de toute la nuit au cours de laquelle je crus ne pas avoir dormi. Au matin du lendemain, j'eus cependant l'impression d'émerger d'un mauvais rêve, quelque chose de terrifiant et qui m'avait très savamment torturé.

La raison pour laquelle je refusais le paysage d'Adrienne était qu'elle me contraignait de m'y arrêter. Si les autres, tous les autres, m'avaient plu et m'avaient même donné l'illusion qu'ils étaient de fidèles répliques à notre amour, c'était que nous n'avions fait que les traverser. Dès lors que l'image de notre tendresse se trouvait fixée et quelle m'était en outre imposée, je ne pouvais que la repousser. Adrienne s'obstina. En dépit de la véritable aversion que j'avais fini par nourrir pour sa tour, je me mis donc en demeure non seulement de la sauver, mais encore de la contraindre à me plaire. Pour ce faire, j'usai d'un subterfuge. J'avais en effet pressenti que si je parvenais à obliger cet endroit à m'apparaître sous la forme d'un rêve je finirais par l'adopter. « Or, me disais-je,

pour la bonne raison qu'il n'en est que l'expression, il n'est pas de paysage qui ne puisse être vu sous la forme d'un songe. » J'entendais donc voir Régnac pris dans ces brumes quasi ir-réelles dont est toujours imprégnée la nature lorsqu'elle nous parle. Sans doute avais-je la sensation que cette opération de retournement intérieur épuisait une bonne partie de mes forces. Je ne m'en acharnais pas moins. Le raisonnement lui aussi m'aidait. « Après tout, me disais-je, ne vient-on pas à bout de tous les paysages et le moment n'arrive-t-il pas toujours tôt ou tard où ils vous invitent à la plus profonde des songeries ? » Je sus m'accommoder du temps, fis appel à la ruse, à la surprise comme à l'obstination. De loin en loin, dans un lambeau de conscience, je pus bientôt croire que j'étais parvenu à mes fins. Chaque fois, je dus me rendre à l'évidence : de tous ses créneaux, de tous les trop beaux épicéas qui l'ombrageaient, la tour d'Adrienne résistait.

Rien que de repenser au creux du vallon où se cachait cette tour, je me sentais oppressé. Était-ce ma faute si,

ainsi, je me trouvais d'un bon paysage en retard ? Que je fusse ou non coupable, toujours est-il que, me sentant en arrière de la main, très vite Adrienne me tint rigueur de mes réticences. Pire encore : plus elle me sentait hostile à cette Dordogne qu'elle avait adoptée plus elle-avait à cœur de s'identifier à cet endroit qu'elle avait choisi. À la réflexion, je la comprenais. En effet, il n'y a rien de plus important pour qui l'aime, qu'un paysage, et rien n'est plus naturel que de tenter de participer à cette quiétude qui, doucement, l'agite.

Il va de soi que, cherchant à sortir de l'impasse poétique dans laquelle la Tour m'avait fourvoyé, je tentai aussi de me servir du paysage qui l'entourait. Bien que, placé dans une boucle de la Vézère, Régnac fût pratiquement de toute part encerclé par les coteaux qui dominaient la rivière, on sortait tout de même aisément de cet étai. Mais c'était toujours, pour découvrir les mêmes bandes de terre sur lesquelles on cultivait des betteraves et du tabac. Épaisses comme elles l'étaient toutes, les feuilles de ces

plantes se confondaient. Il n'y avait guère que du feuillage des noyers dont j'étais sûr. Il est vrai que ceux-ci se signalaient à l'attention par leurs troncs toujours penchés et qui conféraient au pays une allure bucolique que, compte tenu de la rudesse de son climat et de la nature de ses cultures, il ne méritait guère. Restait que, bucolique ou pas, le charme pourtant évident du paysage me laissait indifférent. La Tour avait déteint sur tout le reste jusqu'à des kilomètres à la ronde. Si la plaine ne me convenait pas, que ne me grisais-je du chemin des grottes qui, ombragé à souhait, longeait la rivière, ou que n'allais-je me promener dans les bois qui bordaient la route du côté de Marignac ? La grâce dépensée avait beau être considérable, d'avance je me refusais à tout. Parfois, fatigué d'arpenter inutilement la campagne, je montais jusqu'au dernier étage de la Tour. La grandiose charpente qui soutenait les lauses s'y laissait voir tout entière. La tête dans ces poutres, je savais que je ne manquerais pas d'être à nouveau saisi par l'admiration. Et puis, là-haut, les proportions du toit, plus grandes

que celles de l'édifice qu'il recouvrait, étaient telles que par les fentes aménagées par-dessus et dans le petit mur placé sur les créneaux qui faisaient le tour du bâtiment comme entre ces créneaux eux-mêmes, loisir vous était laissé de contempler le paysage. Chaque fois, j'attendais beaucoup de cette nouvelle attention ; chaque fois j'étais déçu. J'avais beau être monté, je n'étais toujours pas parvenu à prendre de la hauteur. Pire encore : je redescendais avec la sensation d'être un peu plus écrasé par le site. Là-haut, après tout, je n'avais fait que me scruter moi-même, que me retrouver aussi, face à face avec l'atmosphère étouffante de l'endroit. À côté des toits du Prieuré et de ceux du village qui montraient leur dos de poisson, le sol du « jardin » était impitoyablement plaqué sous mes yeux. De l'horizon, en plus, je n'avais rien obtenu : même de son sommet, la Tour ne dominait pas les coteaux pelés d'en face. Pour une tour de guet, il y avait tout de même là quelque chose de surprenant.

Mais, me dira-t-on, la Tour n'était pas superbe ? Avec raison Adrienne

expliquait qu'il était important qu'elle fût du XII<sup>e</sup>. « Au XIII<sup>e</sup>, disait-elle, tout se gâte. En un demi-siècle, des valeurs spirituelles essentielles se sont sinon perdues, du moins abâtardies et l'architecture s'en ressent, ajoutait-elle. » Elle citait souvent Jacques de Molay en guise de frontière entre ces vieux mondes. Sans doute le raisonnement d'Adrienne était-il fondé. Mais que, par sa beauté, la Tour m'apportait-elle vraiment ? Des voûtes aux courbes plus amples en même temps que plus ramassées que partout d'ailleurs. Je ne le contestais pas. Mais je pensais aussi que si le style de l'église de Régnac était plus pur que celui d'une autre, cela n'arrangeait rien non plus. Pour moi, dans la grisaille de cet été qui refusait de s'avouer, le cri, que quelque un ou quelque chose retenait dans le ciel de ses admirables maison pour la plupart à l'abandon, n'en était même que plus ténu et, par conséquent, plus déchirant. Dans la monotonie du temps comme il se traîne, pour de nombreuses, sournoises et complexes raisons, la beauté rend sou-

vent l'existence plus difficile encore à supporter.

Cette remarque d'Adrienne à propos de Jacques de Molay m'oblige à préciser un point qui jouait un rôle important dans l'attachement d'Adrienne pour la Tour : son père avait été architecte et elle en avait hérité un goût évident pour tout ce qui se rattachait aux problèmes de construction et à la survie des vieux édifices. Sa sensualité, qui était grande, se trouvait intimement mêlée à cette passion et même, dans une certaine mesure, s'exprimait par elle. Sans cesse, elle faisait référence aux Compagnons et, partant, aux Templiers dont elle connaissait parfaitement l'histoire et admirait l'épopée. J'avais le sentiment que ses idées donnaient une densité particulière et même une certaine gravité à la façon qu'avait Adrienne de s'adonner au plaisir de l'amour. En effet, lorsque je revenais à elle, je n'en avais que davantage l'impression de retrouver les principes essentiels, ceux-là qui mènent le monde comme il va.

Ainsi allait-il de soi que de nombreuses présomptions militaient en fa-

veur d'un lien de la Tour avec les Templiers. En l'absence de ces signes, Adrienne ne se serait même pas arrêtée dans l'endroit. Pour ne citer qu'un exemple, à côté de la porte qui donnait accès à la petite tour de l'escalier, en l'examinant sous un certain angle, et compte tenu de la façon dont l'arrondi de la surface qui était là avait été ébréché, il était indubitable que l'enchevêtrement des pierres finissait par faire apparaître une croix ou, cela revenait au même : une épée. Superficiellement, le roc en devenait comme transparent. Non, à n'en pas douter et d'autant plus que l'on se posait la question, la Tour était un lieu marqué. D'ailleurs, c'était sans doute cela qui, du moins mentalement, m'en éloignait : il était trop fort pour moi, il m'étouffait. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que je veuille m'en évader.

Il fallait donc qu'à tout prix d'autres paysages recouvrirent celui de la Tour. Lorsqu'il nous convient, un paysage s'efface. Il répond même tellement à ce que l'on attend de lui qu'il s'incorpore aussitôt aux nerfs. Pour se

convaincre du bien-fondé de ce que j'avance, il n'est que d'évoquer le peu de paysages dont on se souvient lorsque l'on a fait, avec eux, connaissance par la fenêtre d'un train ou d'une automobile. En revanche, il suffit que nous ayons eu des (...)

jérôme peignot  

---

la tour

CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR

